



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

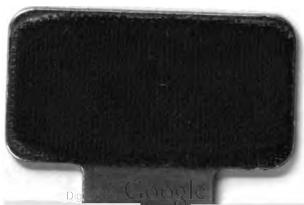
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

4014

aa 45



4014

aa 45

2896

62

Y A-T-IL

UN DIEU

QUI S'OCCUPE DE NOUS ?

Mgr DE SÉGUR.

PARIS

LIBRAIRIE DE J.-L. PAULMIER, ÉDITEUR,
RUE DE RENNES, 15.

1864

Y A-T-IL
UN DIEU

QUI S'OCCUPE DE NOUS?

PAR

Mgr DE SÉGUR.

PARIS

LIBRAIRIE DE J.-L. PAULMIER, ÉDITEUR

RUE DE RENNES, 15.

—
1862



Y A-T-IL

UN

DIEU

QUI S'OCCUPE DE NOUS?

Nous vivons dans un temps étrange. Les idées les plus bizarres, les plus folles se débitent en plein jour, dans les journaux, dans les romans, dans les discours. Jamais peut-être notre France n'a assisté à un pareil spectacle. On parle de tout sans rien savoir; on affirme ou bien l'on nie ce que l'on ignore; et, surtout en matière de religion, l'effronterie des attaques dépasse toute mesure.

Il y a eu des impies dans tous les temps; mais il y a impies et impies. Ceux de notre

siècle le sont sans savoir pourquoi, et, plus ignorants que leurs devanciers, ils sont aussi plus violents qu'eux ; ils ne se contentent pas, comme les autres, de se moquer du curé, des dévotes, du sermon, ils vont droit au but, et attaquent effrontément ce qui fait la base de toutes les croyances humaines, le fondement de toute la religion. Il n'est pas rare, en effet, d'en rencontrer qui prétendent ne pas croire en Dieu, et qui ont le singulier amour-propre de se ravalier au niveau des bêtes en affirmant que l'homme est un animal comme les autres, que nous n'avons pas d'âme, qu'après la mort tout est fini, etc.

En face de ces inepties, il n'y aurait qu'à lever les épaules, s'il n'était certain que, dans une foule d'esprits simples et peu cultivés, ces blasphèmes audacieux ne laissent pas à la longue que d'ébranler la foi. On croit toujours, parce que le bon sens et la conscience réclament si fort qu'il est impossible d'étouffer complètement leur voix ; mais au lieu de cette vive lumière qui éclairait auparavant l'intelligence, il ne reste plus qu'une lueur vacillante qui menace de

défaillir. De là relâchement et incertitude dans l'accomplissement du devoir, dans la pratique du bien.

Peut-être, mon cher lecteur, est-ce là votre histoire. Peut-être, du moins, êtes-vous menacé bientôt de voir cette histoire devenir la vôtre. Qui peut en effet répondre du lendemain? Tel qui a résisté à dix attaques succombe à la onzième, et n'y aurait pas succombé s'il eût été muni d'armes défensives. Permettez-moi donc de vous offrir ces quelques pages à titre d'armes de défense et de munitions de guerre.

Si le poison est entré déjà dans votre esprit, ce que je vais vous dire paralysera peut-être son venin délétère et vous sauvera; si le danger est, grâce au ciel, encore à venir, le contre-poison vous rendra invulnérable d'avance.

Un ancien roi d'Asie, qui craignait d'être empoisonné par ses ennemis, s'était, raconte l'histoire, si bien prémuni l'estomac contre toutes sortes de poisons, que lorsqu'arrivèrent les conspirateurs, ils ne purent venir à bout de l'empoisonner, et en furent pour leurs frais. Ainsi en sera-t-il de vous

peut-être, mon cher ami, lorsqu'on cherchera à corrompre votre cœur par de mauvaises doctrines.

Ce n'est pas de la science ni de la haute philosophie que nous allons faire ensemble; nous allons tout bonnement et tout simplement causer comme deux frères, comme deux vrais amis, et c'est au bon sens que nous allons avant tout demander la solution du plus profond et du plus sublime de tous les problèmes : Y a-t-il un Dieu ?

I

DIEU.

I

Un bon petit garçon de cinq ou six ans était en train de déjeuner sous les yeux de sa mère; il trempait très-consciencieusement dans un œuf à la coque bien frais et cuit à point les petites mouillettes de pain que lui taillait sa maman.

« Sais-tu, mon enfant, lui demanda celle-ci, qui a fait cet œuf que tu manges?

— Oui, maman, répondit le petit bonhomme, c'est la poulette blanche que vous m'avez donnée.

— Et la poulette blanche, d'où est-elle sortie?

— D'un autre œuf.

— Et cet autre œuf, qui l'a fait?

— Eh ! dit l'enfant en riant, c'est une autre poule.

— Et cette autre poule !

— Eh bien, c'est encore un autre œuf, et toujours comme cela.

— Et le premier de tous les œufs, qui l'a fait ?

— Mais, maman, c'est la première de toutes les poules.

— Très-bien ; mais si c'est la première poule qui a fait le premier œuf, qui donc a fait la première poule ? »

L'enfant réfléchit un instant, et en bon petit philosophe, répondit à sa mère : « C'est le bon Dieu. »

Que répondre autre chose, en effet ? Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, comme il est certain qu'un œuf ne peut se faire sans poule et qu'une poule ne peut sortir que d'un œuf, il faut bien arriver à une première poule qui ait pondu le premier œuf. Or, cette première poule, qui l'a faite, si ce n'est l'ÊTRE tout-puissant qui a tout fait, tout créé de rien, et qu'on appelle DIEU ?

Il suffit donc d'un œuf, cher lecteur, pour établir l'existence de Dieu, et cela à la barbe

de tous les raisonneurs, de tous les beaux esprits, de tous les journaux, de tous les impies.

II

Tout le monde sait cela, mais tout le monde n'y réfléchit pas. Je me rappelle m'être servi un jour de ce raisonnement si simple, et d'autant plus irrésistible qu'il est plus simple, pour terminer une sorte de discussion religieuse avec un jeune officier. Il sortait tout fraîchement de l'école, entendait mille sornettes au café et à la *pension*, et, tout ébloui de la façon de certains collègues, il cherchait à se mettre à leur niveau et se posait en esprit fort.

Ce bon jeune homme, qui s'efforçait de devenir mauvais, m'entretint donc un jour de ses prétendus aperçus philosophiques. Il paraissait tenir surtout à une certaine théorie, renouvelée des Grecs comme le jeu de l'oie, et qu'un *très-savant* lieutenant de sa compagnie développait depuis quelques jours à table entre la poire et le fromage. Cette théorie était impayable; elle avait

pour but de supprimer le bon Dieu, ni plus ni moins.

« Les hommes, disait mon petit officier, ont été *pour sûr* des singes dès l'origine, et c'est par des perfectionnements successifs qu'ils sont arrivés à leur état actuel. Les singes, à leur tour, ne sont pas devenus singes tout d'un coup; il leur a fallu du temps, des siècles et des siècles, pour en venir là; ainsi des autres bêtes, jusqu'à la plus humble, jusqu'au crapaud, au limaçon, à l'huître, etc. Tous ces animaux ont *évidemment* commencé par être tout simplement des plantes qui se sont peu à peu perfectionnées aussi, se sont détachées de la terre, se sont animées et ont fini par prendre vie. Les plantes elles-mêmes étaient terre et pierre avant que d'être plantes, et, sous l'influence du soleil, du feu central de la terre et de je ne sais quoi encore, elles sont montées en grade et en graine. Et voilà, ajouta-t-il, comment s'expliquent les choses.

— Mais la terre elle-même, et le soleil, et le feu central, répondis-je, d'où sont-ils sortis? Il faut bien aussi les expliquer.

— Sans doute, reprit-il tout fier de son système; ce sont des vapeurs et des brouillards, ou bien des gaz qui se seront combinés et réunis peu à peu. Vous le voyez donc, tout s'explique, absolument tout, et je ne vois pas à quoi servirait un Dieu.

— Mais, mon pauvre ami, lui dis-je en riant, quand il ne servirait qu'à faire vos brouillards et vos gaz primitifs, il me semble que ce serait déjà quelque chose! Il faut bien que quelqu'un les ait faits! »

Mon sous-lieutenant esprit fort et son ami le lieutenant libre penseur n'y avaient jamais songé. « C'est vrai, me dit-il naïvement en rougissant un peu, c'est vrai..... » et il n'y revint plus.

Vos philosophes d'atelier, de caserne et d'estaminet sont, ami lecteur, de la force de mon lieutenant. Écoutez-les, si vous le voulez; croyez-les, si vous le pouvez; je vous en défie.

III

Voltaire n'était certes pas dévot, et son témoignage n'est pas suspect. Un jour il

avait été invité à présider un de ces petits soupers philosophiques, si fort à la mode dans le dernier siècle, et d'où sont sortis les livres et les pamphlets les plus infâmes contre tout ce qui est saint et respectable. On y buvait force champagné, on y accumulait en riant blasphème sur blasphème, obscénités sur obscénités. Le vieux Voltaire, patriarche de toute cette bande, n'était pas ce jour-là de belle humeur. On s'en aperçut et on voulut le dérider par des pointes et des lardons contre le bon Dieu, cet ennemi personnel de tous les esprits forts. Les sarcasmes se croisaient : celui-ci déplorait l'aveuglement des hommes qui s'obstinent à croire en l'existence d'un Dieu impossible; celui-là s'irritait contre les chrétiens, ces fanatiques, ces superstitieux, ces misérables, ces ennemis de la raison humaine... On discutait, on riait, on criait; chacun prouvait à son tour par des raisonnements magnifiques qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait pas y avoir de Dieu.

Le vieux héros de la fête souriait parfois par politesse, mais il ne prenait point de part à la bataille. La maîtresse du logis,

frappée de son attitude, l'interpella directement et lui demanda ce qu'il pensait de cette grosse question.

Voltaire se leva, et montrant du doigt la pendule qui venait de sonner l'heure, il répondit par ces deux vers :

Pour ma part, plus j'y songe et moins je puis penser
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

J'ignore si les convives furent convaincus, mais je suis bien sûr qu'à cette repartie, aussi simple que piquante, on ne put rien répondre qui eût le sens commun.

IV

La pendule qui a si bien inspiré Voltaire me rappelle un charmant trait de la vie de Fénelon, cet admirable archevêque de Cambrai, qui avait un esprit aussi brillant et plus solide mille fois que Voltaire et toute sa troupe, et dont le noble cœur était aussi pur que son intelligence était brillante. Il se promenait un soir avec son jeune neveu, confié pour quelque temps à ses soins paternels.

Le ciel étoilé étincelait de mille feux. L'horizon était encore doré par les derniers reflets du soleil couchant. Tout dans la nature respirait le calme, la grandeur et la majesté.

L'enfant demanda à Fénelon quelle heure il était. Celui-ci tira sa montre; elle indiquait huit heures. « O la belle montre, mon oncle ! dit le jeune enfant. Voulez-vous me permettre de la regarder ? » Le bon archevêque la lui remit, et comme l'enfant l'examinait dans tous les sens :

« Chose bien singulière ! mon cher Louis, dit froidement Fénelon, cette montre s'est faite toute seule.

— Toute seule ! répéta l'enfant en regardant son oncle avec un sourire.

— Oui, toute seule. C'est un voyageur qui l'a trouvée dans je ne sais quel désert, et il est certain qu'elle s'est faite toute seule.

— C'est impossible ! dit le jeune Louis ; vous vous moquez de moi.

— Non, mon enfant, je ne me moque pas de vous. Que voyez-vous d'impossible en ce que j'ai dit ?

— Mais, mon oncle, jamais une montre n'a pu se faire toute seule !

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il faut tant de précision dans l'arrangement de ces mille petites roues qui composent le mouvement et font marcher également les aiguilles, que non-seulement il faut de l'intelligence pour organiser tout cela, mais qu'il y a peu d'hommes qui y réussissent, malgré leurs soins. Que cela se fasse tout seul, c'est absolument impossible ; jamais j'en ne croirai cela. On vous a trompé, mon oncle. »

Fénelon embrassa l'enfant, et lui montrant le beau ciel qui brillait au-dessus de leurs têtes : « Que dire donc, mon cher Louis, de ceux qui prétendent que toutes ces merveilles se sont faites toutes seules, se conservent toutes seules, et qu'il n'y a pas de Dieu ?

— Est-ce qu'il y a des hommes assez bêtes et assez mauvais pour dire cela ? demanda Louis.

— Oui, cher enfant, il y en a qui le disent, en petit nombre, Dieu merci ! Mais y en a-t-il qui le croient ? C'est ce que je ne saurais affirmer, tant il faut avoir fait vio-

lence à sa raison, à son cœur, à ses instincts, à son bon sens pour tenir un pareil langage. S'il est évident qu'une montre ne peut se faire toute seule, combien cela n'est-il pas plus évident pour l'homme lui-même qui fait les montres ! Il y a eu un premier homme, car il y a un commencement à tout, et l'histoire du genre humain atteste universellement ce commencement. Il faut bien que quelqu'un ait fait le premier homme.

« C'est cet ÊTRE qui a fait tous les êtres et qui n'a lui-même été fait par personne, que nous appelons DIEU. Il est infini, car rien ne borne son être ; il est éternel, c'est-à-dire infini en durée, sans commencement et sans fin ; tout-puissant, juste, bon, saint, parfait, et infini en toutes ses perfections. Il est partout et indivisible, et nul ne peut sonder ses merveilles. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons. Il est notre premier principe et notre fin dernière ; et le bonheur, en ce monde et en l'autre, consiste à le connaître, à le servir et à l'aimer. »

Telle est la belle leçon que l'illustre ar-

chevêque de Cambrai donnait à son jeune neveu ; c'est à nous aussi qu'il la donne, cher lecteur ; elle nous montre une fois de plus combien ridicules sont les étourdis qui osent dire qu'il n'y a pas de Dieu. Un œuf, une poule, une montre, suffisent pour les arrêter tout court.

V

Il est donc un Dieu, et il est impossible qu'il n'y en ait pas.

Celui qui dit le contraire n'a pas le *sens commun*. Voyez plutôt :

Le *sens commun* c'est le sentiment commun de tout le monde ; et il n'est permis à personne de préférer son sentiment propre au sentiment de tous les hommes. Il n'est permis à personne de dire : A moi seul j'ai plus d'esprit que tout le monde.

Or, le *sens commun*, le sentiment universel de tous les peuples et de tous les siècles est, non-seulement qu'il y a un Être suprême, mais que nous sommes en rapport avec lui, et que nous lui devons un culte d'adoration,

de respect et d'amour. Le sens commun proclame si hautement l'existence d'un Dieu vivant, créateur et maître du monde, que l'on peut répondre hardiment au pauvre homme qui nie l'existence de Dieu : Tu n'as pas le sens commun, et tu es un impudent menteur. — Comme Fénelon, je ne pense pas qu'un homme puisse rejeter assez complètement les lumières du bon sens et de la conscience, pour pouvoir assurer, en le croyant tout de bon, qu'il n'y a point de Dieu. Plus il le dira, moins je serai convaincu qu'il parle sincèrement.

Il est assez curieux en effet de voir que cette prétendue conviction de la non-existence de Dieu produit d'ordinaire chez les impies un effet tout contraire à ce que l'on devrait en attendre. Si un homme était bien réellement convaincu qu'il n'y a pas de Dieu, il cesserait absolument d'y penser, il ne prononcerait jamais le nom de cette *chimère*, et ne s'en inquiéterait pas plus que nous nous inquiétons de Jupiter et de Bouddha. Surtout il n'aurait jamais l'idée de le haïr et de le blasphémer. On ne hait pas, on n'injurie ce qu'on croit ne pas exister. Or, l'expérience

le montre chaque jour, plus les impies nient l'existence de Dieu, plus ils sont enragés contre Dieu, plus ils l'outragent, plus ils sont furieux contre lui. Donc, vous savez qu'il existe, mes pauvres amis; et vos cris mêmes sont une nouvelle preuve de cette existence qu'on ne peut nier.

VI

Tous les peuples, depuis les plus civilisés jusqu'aux plus sauvages, ont reconnu l'existence de Dieu.

C'est là un argument sans réplique contre ceux qui ont le malheur de n'être pas du même avis. Ils l'ont bien senti. Après avoir vainement fureté dans tous les coins du monde pour découvrir une nation sans Dieu, ils se sont avisés d'en vouloir faire une, et c'est notre *siècle de lumière* qui a vu éclore ce beau projet.

Ajoutons immédiatement, pour l'honneur de notre France, que c'est à un Anglais protestant qu'en appartient tout l'honneur.

Ce pervers et ridicule personnage se

nomme Robert Owen, et est encore vivant, si je ne me trompe. Il y a vingt-cinq ou trente ans, il réussit à assembler sept à huit cents individus, vrais *esprits forts* et absolument dépourvus de *sens commun*. Il les mena aux États-Unis, leur choisit un vaste terrain, traça le plan d'une petite ville qu'il appela *Nouvelle-Harmonie*, puis il leur fit jurer de rester fidèles aux seules lois de la *pure nature*, les exhortant néanmoins à conserver l'habitude de marcher sur deux pieds, afin que personne ne pût douter de leur extraction humaine. Il leur recommanda surtout d'abolir totalement le *tien* et le *mien*, et de bannir à jamais de leur cœur et de leur bouche le nom de Dieu; moyennant quoi il leur promit, foi d'*athée*, qu'eux et leurs petits s'élèveraient à un tel degré de bonheur, que l'univers ébahi renoncerait enfin à la religion, au mariage et à la propriété, « *la plus horrible trinité de fléaux qui puisse peser sur notre espèce.* »

Ce sont les propres paroles de l'impie Owen.

Mais toutes ces belles espérances ne se réalisèrent point. Soit que la maladie et la

misère aient dévoré le troupeau insensé de la *Nouvelle-Harmonie*, soit que ces braves gens aient jugé à propos de se manger entre eux, on n'en a plus entendu parler, et celui qui les avait réunis à si grands frais s'en est revenu en Angleterre,

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

VII

Pour faire un civet, prenez un lièvre, dit la cuisinière bourgeoise. Pour faire un homme qui nie l'existence de Dieu, l'opération est tout aussi simple. Prenez une conscience, et noircissez-la tellement qu'elle ne puisse plus se regarder sans dire : Gare à moi, s'il y a un Dieu !

La recette, il est vrai, n'opère jamais radicalement. En mainte circonstance, à la vue d'un grand danger, par exemple, et surtout au moment de la mort, le bon sens revient, et la folie s'en va. Disons-le, à l'honneur du genre humain, il n'y a que les bêtes qui ne croient *réellement* pas en Dieu. L'homme qui adopte leur manière de vivre

peut bien singer leur absence de religion
tant qu'il mènera joyeuse vie,

Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, *l'homme* reste,
Et la *bête* s'évanouit.

Sans doute il est des âmes malheureuses, qui, le plus souvent, privées d'une bonne éducation chrétienne ou séduites par les mensonges de l'impiété mondaine, et surtout affaiblies, aveuglées par l'absence de toute prière, de toute participation au culte religieux, perdent de vue la présence de leur Dieu. La croyance en Dieu se tient toujours, il est vrai, au fond de leur conscience pour apparaître de temps à autre dans des aveux involontaires. Mais habituellement, pour ces âmes, l'idée de Dieu semble voilée par les passions, l'ignorance, et l'erreur. Ce sont comme des nuages qui obscurcissent la lumière du divin soleil et plongent ces esprits dans le froid et la nuit d'une profonde tristesse.

A ces âmes qui gémissent, qui souvent appellent la lumière et portent envie aux douceurs de la foi, nous devons offrir une

fraternelle compassion, une parole amie pour les aider à sortir des ténèbres et à parvenir enfin au plein jour de la foi chrétienne : et c'est ce qu'ont fait tous nos saints Docteurs, et c'est ce que nous faisons tous les jours encore.

Mais quand il s'agit de ces impies frivoles qui se font gloire et bonheur de leur indigence intellectuelle et affichent leur incrédulité dans un langage de plaisanteries insolentes et ridicules, il faut bien se garder de traiter sérieusement l'athéisme, c'est-à-dire la négation de l'existence de Dieu; ce serait leur donner une importance qu'ils n'ont point. Écrire des gros livres pour les réfuter, c'est les exposer à se prendre au sérieux et à leur faire croire qu'ils croient ce qu'ils disent. Le mépris et le ridicule, administrés à forte dose, suffisent pour dégonfler ces ballons vides.

Tous les raisonnements les plus savants ne valent pas, à leur égard, la fine réponse qu'une femme d'esprit fit un jour à un des incrédules les plus hardis du dernier siècle. Dans le salon de cette dame, celui-ci avait impudemment nié l'existence de Dieu sans

arriyer à gagner personne à son sentiment. On lui avait même témoigné une juste indignation. Dépité, il se leva, et d'un ton aigre et suffisant : « Pardonnez mon erreur, mesdames, dit-il, je n'imaginai pas que dans une maison où l'esprit le dispute aux grâces, j'aurais seul l'honneur de ne pas croire en Dieu.

— Vous n'êtes pas seul, monsieur, répartit la dame du logis; mes chevaux, mon chien, mon chat ont aussi cet honneur; seulement ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. »

VIII

Ne soyez donc pas une *bête*, cher lecteur; soyez un *homme*. Ne fermez jamais vos yeux à la lumière du sens commun; ne fermez jamais votre oreille à la voix de la conscience, et reconnaissez de tout votre cœur le Dieu tout-puissant, éternel, infini et parfait, qui vous crée et qui crée toutes choses.

II

LA PROVIDENCE.

I

Le bon sens nous a dit qu'il y a un Dieu. Écoutons-le maintenant nous dire que ce grand Dieu s'occupe de ses créatures, et en particulier de nous, qui avons reçu de lui une âme raisonnable et libre, et qu'il a ainsi rendus capables de le connaître, de le servir et de l'aimer.

Personne n'aurait l'idée de douter de l'existence de Dieu, s'il n'était pas évident qu'il s'occupe de nous, nous voit, nous juge, nous punit si nous sommes mauvais. Les mauvaises passions, elles-mêmes, n'ayant plus d'intérêt à nier le bon Dieu, reconnaîtraient bien volontiers une vérité qui ne les gênerait en aucune manière.

Mais le sens commun et la conscience, malheureusement pour les mauvaises passions, nous attestent que DIEU et la PROVIDENCE sont une seule et même chose. La Providence, *s'est Dieu s'occupant de nous*, nous jugeant, nous punissant ou nous récompensant selon nos œuvres. Avoir prouvé l'existence de Dieu, c'est avoir prouvé sa providence.

II

En effet, le bon Dieu ne peut pas ne pas s'occuper de nous.

Ceux qui seraient parfois tentés d'en douter, se feraient une bien fautive idée de la nature même du bon Dieu. Dieu n'est pas comme un homme, comme un ouvrier qui fait une machine, une statue, un ouvrage quelconque, et puis ne s'en occupe plus, parce que son ouvrage n'a plus besoin de lui. Dieu nous fait, nous crée incessamment; notre existence dépend de lui à tous les instants, et, en ce moment où je vous écris, mon cher lecteur, en cet autre où vous me lisez, nous recevons du bon Dieu l'existence,

la vie et toutes les puissances du corps et de l'âme.

L'acte admirable par lequel le bon Dieu nous crée ne ressemble donc pas à l'action de l'ouvrier sur son travail; c'est un acte toujours présent, dont Dieu seul est capable. Nous ne pouvons pas le comprendre, parce que c'est le mystère même de la création, mais nous en savons assez pour connaître que nous dépendons absolument de Dieu à tous les moments de notre vie, dans chacune de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. Si donc nous sommes ainsi toujours dépendants de Dieu, Dieu voit et juge toutes nos actions; il ne peut être indifférent ni au bien ni au mal que nous faisons, puisqu'il est infiniment juste, infiniment bon. Voyant tout, le passé et l'avenir aussi bien que le présent, il nous punit si nous sommes mauvais, et nous bénit si nous sommes bons. Or, c'est là ce qu'on appelle la providence de Dieu. *Providencè* vient d'un mot latin, *providere*, qui veut dire *voir* et *pourvoir*.

Donc, la providence de Dieu est un fait très-certain qui résulte nécessairement de l'existence même de Dieu.

II

Encore ici, du reste, le bon sens nous conduit à la foi et nous montre Dieu veillant toujours sur nous par sa providence.

Dites-moi, un père ne veille-t-il pas sur ses enfants, ne veut-il pas être pour eux comme une PROVIDENCE qui assure leur présent, qui prépare leur avenir ? Ne voudrait-il pas être sans cesse avec eux pour les soutenir, les relever, les consoler, les éclairer dans le rude sentier de la vie ?

Une mère surtout ne tâche-t-elle pas de ne jamais quitter ses chers enfants ? Elle voudrait les avoir constamment sous ses yeux pour veiller sur eux et le jour et la nuit. Quand ils s'éloignent, elle les suit de son amour, elle prie pour eux, elle vit en eux et avec eux de toutes les forces de son cœur, elle est pour eux une PROVIDENCE autant qu'il lui est possible.

Et Dieu, qui est l'amour infini, nous aimerait moins qu'un père, qu'une mère ! Il n'aurait point lui-même cette continuelle

sollicitude qu'il met pour nous dans le cœur de nos parents? Il ne nous accompagnerait pas toujours et partout de sa providence, lui qui nous a donné, en nos pères et nos mères, des images vivantes de cette providence?

Oui, Dieu veille sur nous; il veille sur nous comme un ami sur son ami, comme un maître sur son élève, comme un médecin sur son malade, comme un roi sur son peuple; et mille fois plus parfaitement encore. Tous ces dévouements viennent de Dieu; ils sont les moyens par lesquels s'exerce la providence du Dieu qui est tout à la fois, et d'une manière incomparable, notre roi, notre médecin, notre maître et notre ami.

Seulement, ici-bas, tous ceux qui s'occupent de nous ne peuvent faire tout ce qu'ils voudraient pour nous. Leur *providence*, à notre égard, est limitée et souvent tout à fait empêchée par la distance, la faiblesse, l'ignorance, le découragement et la mort. Quant au bon Dieu, il est partout, il est en nous. Il est la sagesse infinie, la puissance sans bornes, la bonté qui ne se lasse pas, la justice que l'on ne peut tromper. Sa Provi-

dence est donc toujours présente, toujours attentive, toujours puissante et toujours remplie d'une inépuisable tendresse. Dieu est pour nous ce que voudrait être un père, ce que voudrait être une mère pour ses enfants. Dans nos saintes Écritures, Dieu nous déclare qu'il prend soin de nous avec plus d'amour encore que nos mères. « *Lors même qu'une mère pourrait oublier ses enfants, moi, je ne vous oublie pas, dit le Seigneur.* » (Isaïe, ch. 49, v. 15.)

IV

Parmi les impies du dernier siècle, il n'en fut peut-être pas de plus cynique qu'un certain baron d'Holbach, qui faisait hautement profession de ne croire ni en Dieu ni en la Providence.

Il exposait un jour ses folles pensées à un abbé fort spirituel. Celui-ci le laissa parler et lui répondit par cette petite histoire : « Un jour, dit-il, un homme prit devant moi six dés dans un cornet, et paria qu'il allait amener *rasle de six*. Il l'amena du premier coup.

Je dis : Cette chance est possible. Il l'amena une seconde fois ; je dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet, trois, quatre, cinq fois ; et toujours raslé de six. Parbleu, m'écriai-je, les dés sont pipés ; et ils l'étaient.

« Monsieur le baron, ajouta l'abbé, quand je vois un ordre invariable régler toute la nature, et les astres se mouvoir dans le même sens depuis le commencement des siècles ; quand je vois les saisons se succéder, les plantes, les animaux, l'homme même se reproduire d'après les mêmes lois ; quand je réfléchis aux mille bouleversements qui pourraient et devraient détruire cet ordre à chaque instant, je ne puis m'empêcher, malgré tous vos beaux raisonnements, de m'écrier à mon tour : Certes, *la nature est pipée*. Vous qui, pour rien au monde, n'admettriez qu'un joueur amenât *par hasard* cent fois de suite la rasle de six ; comment pouvez-vous attribuer au hasard cet ordre merveilleux, évident, et infiniment grand et compliqué ? Monsieur le baron, il y a un Dieu et une Providence ; un Dieu qui fait tout et une Providence qui conserve tout ; et, vous aurez beau dire, le monde est *pipé*. »

C'est le même raisonnement sans réplique qu'employait un jour le grand empereur Napoléon I^{er}, dans une discussion religieuse qu'il avait entamée avec des savants *esprits forts*. L'empereur les embarrassait souvent, dans leur incrédulité, par la netteté, la vigueur originale, de ses arguments : « Je regarde, disait-il, cet univers si vaste, si complexe, et qui cependant fonctionne avec plus d'ordre que vos meilleures machines, et je me dis que cet ordre ne peut pas être l'effet du hasard. Il doit provenir d'une intelligence supérieure et toute-puissante. Cherchez, aidez-vous de vos amis les mathématiciens et les philosophes; je vous défie de trouver à ce problème une solution raisonnable en dehors de l'existence de Dieu et de la divine Providence. »

V

Tout à l'heure nous disions que tous les hommes de tous les siècles avaient toujours adoré l'Être suprême, que dans notre langue nous appelons Dieu, et nous tirions de ce sen-

timent commun de l'humanité entière cette conclusion certaine : Il y a un Dieu. Le même raisonnement est applicable à la Providence. Tous les hommes de tous les temps ont cru et croient à la Providence. Partout et toujours l'idée de Dieu mène directement à l'exercice d'un *culte* quelconque; la croyance en Dieu produit, comme nécessairement, l'adoration de Dieu, la crainte de l'offenser et de lui déplaire, le besoin de lui rendre des honneurs religieux. Or, tout cela serait non-seulement inutile, mais souverainement ridicule et absurde, si Dieu était indifférent à ce qui se passe sur la terre. Du milieu des superstitions des religions fausses, ressort, aussi bien que des enseignements de la vraie religion, la certitude qu'ont eue tous les hommes de l'existence d'un Dieu vivant, présent à tout, présidant à tout, réglant tout par ses suprêmes volontés.

C'est là l'expression du sens commun, dont ni vous ni moi, cher lecteur, ne penserons jamais à nous départir. Nous croyons ce qu'ont cru, ce que croient et ce que croiront tous les hommes, les plus doctes comme les plus simples.

En si belle et si nombreuse compagnie il n'y a pas de danger de se tromper.

VI

Il y a donc une Providence, c'est-à-dire un Dieu infiniment saint, juste et bon, qui veille avec amour sur ses enfants, se complaisant dans leur fidélité, compatissant à leurs faiblesses, et supportant patiemment leurs offenses, en attendant leur repentir.

On est quelquefois tenté, en voyant l'impunité des méchants, de douter de la Providence divine, ou au moins de murmurer contre elle. On oublie ce que nous disions tout à l'heure, que Dieu est le *bon* Dieu ; qu'il est notre Père miséricordieux et aimant ; plus que cela encore, qu'il est l'amour infini, et que son cœur divin nous est toujours ouvert. A cause de cela, Dieu est patient ; il accorde souvent de longues années aux pécheurs pour leur faciliter le repentir. Il pourrait frapper de suite ; mais il aime et il ne veut point la mort, mais la conversion et la vie de l'ingrat qui l'offense. Combien

d'impies ont dû à cette miséricordieuse patience du bon Dieu leur retour à la religion, et leur salut éternel!

J'ai connu une vieille femme qui, après avoir mené une vie détestable depuis sa première jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, eut le bonheur d'être ramené au Seigneur par une grande affliction, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle vécut une année dans le repentir et dans la ferveur, communiant chaque dimanche, et s'épuisant pour ainsi dire en reconnaissance, et ranimant ses forces éteintes pour regagner le temps perdu. Je sais un autre vieillard qui dut aussi son salut aux longues années que Dieu lui accorda malgré l'abus qu'il en faisait; après soixante-dix-neuf années d'interruption, il remplit saintement ses devoirs de chrétien. Des faits de cette nature se présentent chaque jour. Malheur à l'homme qui ne veut pas de l'amour et de la patience de Dieu! il ne connaîtra que sa justice.

Dieu est si bon qu'il daigne souvent garder le silence vis-à-vis de certains malheureux qui sont assez insensés pour braver directement sa colère. Le célèbre académicien La

Harpe, autrefois ami de Voltaire, et qui depuis était devenu chrétien, raconte un trait de cette audace sacrilège :

« Un misérable, dit-il, osa, pendant les plus mauvais jours de la Révolution, monter dans la chaire de l'église Saint-Roch, à Paris; et, prenant Dieu à partie à la face de ses autels, nia son existence en vomissant contre lui mille imprécations furieuses, le défia de se venger, et conclut, puisque ce Dieu ne le foudroyait pas, qu'il était évident qu'il n'y avait pas de Dieu. »

La Harpe ajoute ces réflexions sensées :

« Ce malheureux s'imaginait que Dieu était engagé d'honneur à répondre à son appel. On eût dit que Dieu ne pouvait le frapper que dans la chaire de Saint-Roch, et que s'il perdait une si belle occasion, il ne la retrouverait plus. Vous qui vous étonnez peut-être que Dieu ne frappe pas immédiatement ceux qui l'outragent, méditez cette profonde et sublime parole de saint Augustin : *Dieu est patient, parce qu'il est éternel.* Il est bon que celui dont la main frappe sans remède et frappe pour l'éternité, ne soit pas pressé de frapper. » La Harpe avait de

bonnes raisons pour parler ainsi. Si Dieu l'avait frappé lui-même dans sa jeunesse, lorsqu'il blasphémait ouvertement le Dieu qu'il adora plus tard, il n'aurait pas eu le temps du repentir, et n'aurait pu réparer ses égarements.

Parfois cependant la Providence divine se manifeste d'une manière redoutable à l'occasion de ces blasphèmes. Le bon Dieu donne de temps en temps au monde comme des échantillons de sa justice. En 1849, deux démagogues de la pire espèce sortaient de Toulouse, où ils venaient de traiter à leur manière dans un *club* les *affaires du pays*. Aussi *avancés* en religion qu'en politique, les deux drôles charmaient les loisirs du chemin en blasphémant contre Dieu. Il pleuvait à verse et le tonnerre grondait... « Je me moque pas mal de toi, crie l'un d'eux en levant les yeux au ciel. Je n'ai peur ni de toi ni de ton tonnerre; venge-toi si tu le peux. » Au moment où il achevait ces mots, la foudre éclate, le renverse et l'étend sur la route, privé de sentiment. Son compagnon épouvanté se jette à genoux et demande miséricorde. La terreur dans l'âme, il prend

sur ses épaules le blasphémateur puni et le dépose dans la première maison qu'il rencontre. Celui-ci reprit ses sens deux ou trois heures après, et, plein de repentir, remercia de ce terrible avertissement le Dieu juste et bon qui l'avait frappé, mais pour le guérir.

L'année suivante, au printemps de 1850, un trait de Providence plus redoutable encore remplit d'une terreur salutaire une petite ville du département de l'Eure. Un dimanche, pendant la grand'messe, une bande d'ivrognes étaient attablés chez un cabaretier voisin de l'église. Les cloches sonnèrent comme d'usage, au moment de l'élévation. Leur son excita la fureur d'un de ces hommes, qui se mit à vomir un torrent d'injures contre Dieu, contre le Saint-Sacrement, contre la sainte Vierge, contre les prêtres, etc. Le cabaretier et sa femme voulaient en vain arrêter ces imprécations. « Bah! bah! s'écria-t-il, votre Dieu, c'est une farce! je ne le crains pas. Qu'il m'empêche donc, s'il le peut, d'avaler ce verre de vin! » — Et au moment où il portait le verre à ses lèvres, il chancelle et tombe roide,

mort sur le carreau. Cette fois-là Dieu avait accepté le défi.

Il accepta aussi, quoique avec un long délai, le défi que lui avait porté le détestable Voltaire. Vingt ans avant sa mort, jour pour jour, l'incrédule avait écrit ces paroles à l'un de ses complices : « *Dans vingt ans, l'INFAME aura beau jeu!* » On sait que par *l'infâme* il entendait Notre-Seigneur. Quelle épouvantable prophétie !

VII

Si la justice de Dieu se manifeste ainsi de temps en temps pour confirmer notre foi, sa bonté paternelle, sa douce providence éclate bien plus souvent encore. Tous ceux qui s'occupent de bonnes œuvres en font journellement l'expérience.

Saint Vincent de Paul avait appris par des traits répétés de cette Providence bienfaisante, à se confier absolument à elle. Jamais elle ne lui fit défaut. Un jour il demanda à l'économé de la maison de la Mission, dont il était le supérieur, de lui apporter soixante-

quinze francs dont il avait besoin pour une aumône. « Mais, monsieur le Supérieur, répliqua l'économe, notre caisse est presque vide, et les besoins de la maison sont considérables. Nous avons en tout cent vingt francs. » — « Alors, répondit doucement saint Vincent de Paul, c'est cent vingt francs et non pas soixante-quinze que vous allez m'apporter. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis que les miséricordieux obtiendront miséricorde à leur tour, et n'a-t-il pas dit : « Donnez, et l'on vous donnera ? » — Le pauvre économe se débattit vainement. — « Si nous n'avons plus de quoi manger ni de quoi nous vêtir, dit le saint en souriant, nous mettrons la clef sous la porte, et nous irons chercher notre vie comme nous pourrons. » — Les cent vingt francs furent donc immédiatement donnés aux pauvres, et le jour même le charitable Vincent de Paul recevait d'une main inconnue une somme de dix à douze mille francs destinés, écrivait le bienfaiteur anonyme, à subvenir aux besoins de la pauvre communauté des Missionnaires. L'économe apprit avec une grande consolation à se confier plus

entièrement à la bonté de la Providence.

Il ne faut jamais se croire abandonné de Dieu. C'est lorsque nous croyons tout perdu qu'il est souvent le plus près de nous.

Le père de Beauregard, aussi connu par son éloquence que par sa charité, venait de prêcher, dans une église de Paris, un beau sermon sur la Providence. A peine est-il rentré chez lui, qu'un étranger se présente et demande à l'entretenir un instant : « Monsieur, lui dit-il, je viens de vous entendre; vous avez parfaitement parlé; mais vous avez vanté les bienfaits d'une Providence à laquelle je ne crois pas; pour moi, il n'y a point de Providence. Tenez, jugez plutôt : Je suis menuisier de mon état, j'ai une femme et trois enfants; nous sommes d'honnêtes gens qui travaillons et n'avons jamais fait de tort à personne. Malgré cela, je suis perdu; la faillite d'un débiteur me ruine; je dois payer demain deux mille francs que je ne sais où trouver. J'ai prié Dieu, mais il ne m'a pas entendu, et je préfère aller me noyer que d'affronter le déshonneur et la prison. » Le P. de Beauregard, tout ému, se lève, ouvre son secrétaire, en tire une

bourse, et dit à l'ouvrier : « Mon ami, voici cent louis. Je n'aurais pu vous les donner de moi-même, car je ne suis pas riche ; mais il y a quelques jours, après avoir prêché sur l'aumône, j'ai reçu de madame la princesse de *** (qu'il nomma) cette somme d'argent, avec l'autorisation d'en faire l'emploi charitable que je jugerais le plus à propos. Votre présence chez moi et la cruelle position où vous vous trouvez m'indiquent clairement ce que je dois faire. Prenez donc ces cent louis, allez acquitter vos engagements, et, ajouta-t-il en l'embrassant avec affection, croyez à la Providence. »

On pourrait multiplier sans fin les traits de ce genre.

Je le répète donc, les faits, aussi bien que les raisonnements et le bon sens, nous attestent qu'il y a là-haut un Dieu tout-puissant, bon et juste, qui frappe et qui console, qui punit et qui récompense, et nous avons ainsi, claire et évidente, la réponse à cette importante question : Y A-T-IL QUELQU'UN QUI S'OCCUPE DE NOUS LA-HAUT ?

VIII.

Terminons cette causerie par une question assez intéressante : Si l'existence de Dieu et de sa Providence est un fait aussi certain, aussi indubitable, comment arrive-t-il qu'il y ait des gens qui n'y croient pas ?

Il vaudrait peut-être mieux dire qu'il y a des gens qui prétendent ne pas y croire ; car, ainsi que je l'ai dit déjà, je doute fort que l'*athée* vraiment convaincu existe quelque part sur la terre. Ce qui est possible, et ce qui arrive quelquefois, c'est l'obscurcissement momentané et partiel de la vue de cette grande vérité.

Les brouillards qui viennent se mettre devant nos yeux proviennent alors de deux sources, ou bien de l'ignorance d'un des plus grands enseignements de la religion, ou bien de la corruption du cœur.

I. L'ignorance religieuse, qui est une des grandes plaies de notre époque, nous fait attribuer au bon Dieu des désordres, des maux véritables qui ne viennent pas de lui,

et qui dès lors n'attaquent en rien la bonté, la sainteté, la sagesse de sa Providence.

On se dit parfois : Si le bon Dieu s'occupe de nous et gouverne le monde, pourquoi tant de maux et de misères qui affligent la pauvre humanité ? — Et l'on oublie ce que la foi nous enseigne et ce qui peut seul expliquer ce redoutable problème. On oublie que Dieu n'est point l'auteur du mal ; que le mal ne s'est répandu sur la terre que par l'action désastreuse du démon, esprit puissant et pervers, auquel l'homme s'est misérablement soumis par le péché, au lieu de le combattre et de le vaincre, comme c'était son devoir. C'est au démon et au péché qu'il faut nous en prendre lorsque nous souffrons, et non point à Dieu. Dieu est, par sa nature même, l'infinie bonté, l'infini et très-pur amour. Il nous donne surabondamment tous les moyens d'éviter le péché et de résister au démon ; et quant aux douleurs auxquelles nous ne pouvons échapper parce qu'elles sont la punition du péché originel, le bon Dieu les adoucit par les consolations de la foi, par l'espérance certaine d'une prompte et éternelle récompense. Dieu est donc tou-

jours bon, et nos souffrances ne peuvent lui être imputées; au lieu de nos larmes, de nos maladies, de nos chagrins, nous pouvons toujours répéter sans arrière-pensée et sans récrimination, la douce parole de la prière chrétienne :

NOTRE PÈRE qui êtes dans les cieux.

Plus on est instruit de la religion, et plus on comprend que l'existence du mal sur la terre se concilie parfaitement avec la Providence du bon Dieu, et bien souvent on voit dans ce mal même une preuve frappante de cette divine Providence qui sait tirer le bien du mal. Combien les maladies et les chagrins sont utiles à la sanctification des vrais serviteurs de Dieu! combien de chrétiens aiment la croix dont ils sont chargés à cause des grands biens qu'elle apporte à leur âme! combien de pécheurs repentants trouvent dans les souffrances de la vie un précieux moyen d'expier leurs fautes! Donc, l'existence du mal sur la terre ne prouve rien contre la divine Providence.

II. Mais, il faut bien le dire, les doutes qui s'élèvent dans notre âme au sujet de la Providence de Dieu, n'ont guère d'import-

tance quand ils ne proviennent que de cette première source. Il en est tout autrement quand ils naissent de la corruption du cœur.

Oh, alors les ténèbres s'épaississent vite, l'âme s'ébranle profondément, et s'il était réellement possible de ne plus croire en Dieu, bientôt on en arriverait là. Le cœur monte vite à la tête, et cette ivresse est plus dangereuse et plus durable que celle du vin. Tel ivrogne est rendu à lui-même après la nuit qui a suivi sa débauche; le libertin, devenu impie par libertinage, demeure souvent de longues années dans l'abrutissement de l'incrédulité; quelquefois même, hélas! il ne se réveille qu'au tribunal de Dieu.

Soyez assuré, cher lecteur, que sur mille hommes qui déblatèrent contre la religion, qui blasphèment notre foi et nos mystères, qui se moquent de Dieu et nient sa Providence, il n'y en a pas un seul peut-être qui n'ait au fond de la conscience de bonnes raisons pour penser ainsi. C'est ce qu'avouait en mourant un écrivain du commencement de ce siècle, qui eut le bonheur de revenir à Dieu à la fin de sa vie : « J'ai vécu sans Dieu, dit-il à ses enfants et à ses amis, qui

se pressaient autour de lui; j'ai blasphémé son nom et sa religion, j'ai méconnu sa Providence, j'ai raillé ses mystères. Ramené par sa miséricorde à des sentiments meilleurs et sur le point de paraître devant mon juge, je déclare hautement que ce sont mes passions mauvaises et non pas des convictions raisonnées qui m'ont fait vivre comme j'ai vécu, parler comme j'ai parlé, écrire comme j'ai écrit. J'ai grandement péché, mais j'espère en l'infinie miséricorde de Celui qui pardonne tout au repentir. »

Un militaire, causant avec un prêtre, élevait mille difficultés qui l'empêchaient, disait-il, de croire que Dieu s'occupât de nous. « Je ne demanderais pas mieux que de le croire, ajoutait-il, mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas.

— Voulez-vous, dit le prêtre, que je vous enseigne un moyen infallible d'avoir la foi ?

— Oui, répliqua l'officier étonné. — Eh bien, confessez-vous.

— Me confesser, reprit l'autre encore plus surpris, vous moquez-vous ! c'est par là qu'on finit et non pas qu'on commence.

— Et moi je vous réponds que vous devez

commencer par là. Croyez-moi, cher monsieur, c'est sérieusement que je vous parle. Confessez-vous, confessez-vous de bon cœur, et vous verrez. »

Après quelques jours d'hésitation le militaire céda aux instances du ministre de Dieu. Il fit une bonne confession générale, dont il avait sans doute grand besoin, et quand il se releva pardonné et en paix avec lui-même : « Eh bien, lui dit le prêtre en lui serrant affectueusement la main, croyez-vous maintenant en Dieu et en sa Providence ? »

— Parbleu, répondit l'officier ; j'y crois au moins autant que vous ; j'ai laissé tous mes arguments dans le confessionnal. »

Ces arguments, vous le comprenez, cher lecteur, c'étaient les gros péchés qu'il avait sur la conscience, et qui lui faisaient désirer très-cordialement qu'il n'y eût pas un Dieu pour l'en punir.

C'est là, je le répète, l'histoire de bien des impies.

CONCLUSION.

Soyez bon, mon cher lecteur, et jamais la pensée ne vous viendra de douter de l'existence de Dieu; jamais la pensée ne vous viendra de douter de sa sainte Providence.

Soyez bon, soyez chrétien, adorez profondément le Créateur tout-puissant à qui vous appartenez et qui ne vous met pendant quelques années sur la terre que pour vous faire mériter la participation de son bonheur éternel. Chaque jour de votre vie, rendez-lui le culte de la prière. Servez-vous de tous les événements de la vie pour accomplir la volonté de Dieu, toujours sainte, toujours bonne. Si vous souffrez, unissez vos douleurs à celles de votre Rédempteur Jésus-Christ, et donnez-leur ainsi un mérite qu'elles n'ont point par elles-mêmes; si vous êtes pauvre et abandonné des hommes, songez à votre Père céleste qui, lui, ne vous abandonne jamais et promet à votre pauvreté, si vous la supportez chrétiennement, le royaum edes

cieux. Si vous êtes au contraire dans la joie, dans la santé, dans le bien-être, que votre reconnaissance vous unisse intimement à ce bon Dieu de qui vous tenez tous les biens. Je vous souhaite un cœur semblable à celui de cet homme admirable, qui supporta avec autant de perfection l'épreuve de la grande richesse et l'épreuve de la grande misère, de Job qui devant la ruine de tout son bonheur terrestre, devant la perte de ses enfants, de sa santé, de tous ses biens, devant l'abandon de tous ses amis, ne trouva dans son cœur d'autres paroles que celles-ci : « *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé. QUE SON SAINT NOM SOIT BÉNI !* »

1 N064





